

Christophe Meunier

¿LOS «CLÁSICOS» TIENEN VIDA PROPIA? COLECCIÓN *CAROLINE* DE PIERRE PROBST: A PRUEBA DE FUTURO

Christophe MEUNIER

INSPE Centre Val de Loire

Université d'Orléans

christophe.meunier@univ-orleans.fr

Resumen :

Alain Viala, en su intento de definición, propone la idea de que la noción de «clásico» sería un valor relacionado con una lógica de recepción por parte de los lectores, de los editores, de la Escuela y de los investigadores. Si aceptamos la idea de confiar en la recepción, nos vemos obligados a aceptar la idea de que esta recepción puede evolucionar con el tiempo y que los «clásicos» de hoy no pueden ser los «clásicos» de ayer y los de mañana. La serie *Caroline* de Pierre Probst es una serie que ha dejado huella en varias generaciones de lectores de ambos sexos. Hachette ha hecho de esta serie durante mucho tiempo la pieza central de su sector juvenil en Francia y en el extranjero. Los librerías y bibliotecas ya no parecen interesarse demasiado por él. En este artículo, mostraremos que la serie «Caroline» es tanto un clásico popular como un «Gran Clásico». Terminaremos analizando las posibles causas de su desclasicización.

Palabras clave: serie, desclasicización, álbum-geógrafo, clásico popular, recepción

LES « CLASSIQUES » ONT-ILS LA VIE DURE ? LA COLLECTION DES *CAROLINE* DE PIERRE PROBST À L'ÉPREUVE DU TEMPS

Résumé :

Alain Viala, dans sa tentative de définition, propose l'idée que la notion de « classique » serait une valeur relative à une logique de réception à la fois de la part des lecteurs, des éditeurs, de l'École

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

et des chercheurs. Si l'on accepte l'idée de se fier à la réception, on est obligé d'accepter l'idée que cette réception peut évoluer dans le temps et que les « classiques » d'aujourd'hui ne puissent ni être les « classiques » d'hier ni ceux de demain. La série des *Caroline* de Pierre Probst est une série qui a marqué plusieurs générations de lecteurs des deux sexes. Hachette a longtemps fait de cette série la pièce maîtresse de son secteur jeunesse en France et à l'étranger. Les libraires et les bibliothèques ne semblent plus trop lui accorder d'intérêt. Dans cet article, nous montrerons que la série « Caroline » est à la fois un classique populaire et un « Grand classique ». Nous finirons par analyser les causes possibles de sa déclassification.

Mots clés : série, déclassification, album-géographe, classique populaire, réception

DO THE 'CLASSICS' HAVE A LIFE OF THEIR OWN? PIERRE PROBST'S CAROLINE COLLECTION: FUTURE-PROOF

Abstract :

When Alain Viala tries to define the notion of “classic”, he proposes the idea that “classical” would be a value relating to logic of reception by readers, editors, the School and researchers. If we accept the idea of relying on the reception, we are forced to accept the idea that this reception may evolve over time and that the “classics” of today cannot be the “Classics” of yesterday and those of tomorrow. Pierre Probst's “Caroline” series is a series that has left its mark on several generations of readers of both sexes. Hachette has long made this series the centerpiece of its youth sector in France and abroad. Booksellers and libraries no longer seem to take too much interest in it. In this article, we will show that the “Caroline” series is both a popular classic and a “Great Classic”. We will end up analyzing the possible reasons of its unclassicization.

Keywords: series, unclassicization, geographer-picturebook, popular classic, reception

Étymologiquement, le « *classicus* » (Gaffiot, 1934, p.324) est, sous l'Empire romain, ce qui se rapporte aux citoyens de Première classe, aux plus aisés donc, aux « meilleurs ». Au XIX^e siècle, le « classique » est aussi ce qui se rapproche de l'ordinaire, de l'habitude, celui qui ne s'écarte pas des

Christophe Meunier

usages établis. Alain Viala, historien de la littérature, avait tenté une première fois en 1992, dans un article paru dans le *Bulletin des Bibliothèques de France*, (Viala, 1992, p.6) de définir le « classique » en littérature. Pour lui, le « classique » serait une valeur relative à une logique de réception, à la fois de la part des lecteurs, des éditeurs et de l'École. Pour cette dernière, elle revêtirait même une dimension prescriptive à en juger par la constitution de listes d'ouvrages à lire depuis l'école maternelle jusqu'au cycle 3 « pour une première culture littéraire¹ ». Si nous acceptons l'idée de nous fier à la réception, nous sommes obligés d'accepter également que la réception puisse évoluer et donc qu'une déclassicisation puisse être rendue possible par le temps et l'usure. Qui se souvient, par exemple, aujourd'hui *d'Amadis de Gaule* de Garci Rodriguez de Malto, publié en 1508 en Espagne et traduit en 1540 en français par Nicolas Herberay des Essarts ? Ce roman chevaleresque, mêlant amour, action et fantastique, eut ses heures de gloire aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Montaigne comme beaucoup d'autres de son temps parlent de L'Amadis. Sous Henri IV, l'ouvrage est qualifié de « Bible du Roy ». Une étude littéraire et scientifique lui est accordée en 1853 par Eugène Baret, et puis plus rien. Ce classique « ordinaire » des lettrés du XVI^e siècle devient un « Grand classique du roman de la Renaissance », puis un vague ouvrage oublié, et malgré tout réédité en novembre 2008 aux éditions Passage du Nord-Ouest. Les « Classiques » n'auraient donc pas la vie dure.

Définir un « classique » en littérature ne semble pas chose aisée et, sans doute encore plus, lorsqu'il s'agit des albums de jeunesse, longtemps considérés comme de la sous-littérature assignée à une mission sociale « d'auxiliaire éducatif » (Nières-Chevrel, 2011).

La série des « Caroline » de Pierre Probst, dont les 44 volumes ont été publiés entre 1953 et 2007 par la maison Hachette, est une série qui a marqué plusieurs générations de lecteurs des deux sexes. Elle est d'ailleurs présentée par Hachette comme « un grand classique de la littérature de jeunesse qui a traversé les âges et les générations sans prendre une ride, grâce aux illustrations indémodables de Pierre Probst² ». En quoi cette série peut-elle être considérée comme un « classique » ? Par qui ? Est-elle réellement une série « indémodable » qui n'a pas pris « une ride » ?

Je montrerai, dans une première partie, que la série « Caroline », si l'on se réfère à la réception, est ce qu'on peut nommer un « classique populaire » de la littérature de jeunesse. Dans une deuxième partie,

1 *La Littérature à l'école, listes de référence*, à consulter sur : <https://eduscol.education.fr/114/lectures-l-ecole-des-listes-de-reference>

2 cf. Catalogue Hachette 2021.

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

je démontrerai que la série est également un Classique parmi les Classiques, un « Grand Classique », dont la classicisation s'appuie sur des valeurs reconnues iconiques, patrimoniales (Louichon, 2015) et narratives. Ma dernière partie sera consacrée à montrer comment peut mourir un « classique » et que la déclassicisation, souvent proche de la classicisation, ne tient finalement qu'à un certain nombre d'acteurs et non de valeurs.

1. *Caroline*, un « classique populaire »

Le 23 novembre 2019, a eu lieu chez Artcurial une vente aux enchères de vingt-deux planches originales que Pierre Probst réalisa pour les albums de *Caroline*. Dans le catalogue qui accompagne la vente, la série « *Caroline* » est présentée comme « l'une des séries les plus réussies et les plus populaires de la littérature enfantine³ ». Simone Probst, la fille de l'illustrateur, affirme dans un mot d'introduction que l'un des buts affichés de cette première vente aux enchères est de faire « perdurer la mémoire de Pierre Probst⁴ ».

Cette vente intervient huit mois après la première vente aux enchères de dessins originaux de Marcel Marlier pour la série *Martine*. Le « coût » d'éclat remporté par cette vente, déjà chez Artcurial, totalisant 559 000 euros (cinq fois l'estimation de départ), a concentré l'attention des médias. *Le Figaro* affirme que cette vente permet à « *Martine* de confirmer son statut de vedette de la littérature enfantine⁵ ». L'expert du département bandes dessinées chez Artcurial, interrogé par le journal, précise que « ça fixe d'un coup d'un seul la cote de *Martine* sur le marché de l'art⁶ ».

La vente Probst a totalisé environ 117 000 euros, à peine 33% de plus que l'estimation. Cette vente n'a pas eu le retentissement médiatique escompté. L'événement, contrairement à la vente *Martine*, a été très peu relayé par la presse nationale. De la part des collectionneurs, l'engouement était également en-deçà de celui reçu pour les planches de Marcel Marlier. Sans doute, faut-il penser que la vente ne comptait pas les images les plus connues de la série « *Caroline* ». Les rares qui obtiennent la plus grande cote sont des images issues des albums encore les plus vendus de nos jours : *Caroline aux*

3 Catalogue de la vente aux enchères « Bandes dessinées », Artcurial, Hôtel Dassault, novembre 2019.

4 *Ibidem*, p.7.

5 « *Martine* aux enchères : une gouache s'envole à 50 000 euros », *Le Figaro*, 28 avril 2019.

6 *Le Figaro* du 28/04/2019

Christophe Meunier

*Sports d'hiver*⁷, *Caroline à la mer*⁸ et *Les vacances de Caroline*⁹.

Que retenir des résultats de cette vente ? Pour reprendre les mots de l'expert « Bandes dessinées » d'Artcurial, il existe dès lors une cote pour Caroline sur le marché de l'art. Cette cote, certes en dessous de celle de Martine, n'est cependant pas négligeable. Elle est révélatrice d'un intérêt pour des collectionneurs qui participent de la réception et de la construction de Caroline en tant que « classique » de la littérature pour enfants.

Du 28 avril au 16 septembre 2012, le musée Lambinet de Versailles avait organisé par ailleurs une grande rétrospective du travail de Pierre Probst : « Caroline. L'univers de Pierre Probst ». La Maison Hachette accompagnait l'exposition en rééditant, en version collector, *Caroline dans les Alpes*, album qui n'avait pas été réédité depuis 1996. Cette exposition a été largement couverte par les médias. Nous n'avons pas pu avoir l'estimation du nombre de visiteurs qui sont venus la voir, cependant, nous savons que le musée Lambinet enregistre une moyenne de 13 000 visiteurs par an¹⁰.

L'année suivante, en 2013, Hachette décide de fêter les 60 ans de Caroline, « bon classique qui ne vieillit pas¹¹ », comme le déclare Sarah Koegler, directrice du secteur Jeunesse, au journal *Le Point*, le 18 avril 2013. Pour l'occasion, la maison d'édition réédite la version originale du premier Caroline, *Une fête chez Caroline*, et demande à des célébrités de la mode de redessiner la petite blondinette. Le journal rappelle d'ailleurs que Caroline, « c'est 44 albums publiés entre 1953 et 2007, c'est 38 millions d'exemplaires vendus dans 15 langues, c'est, à l'époque, encore 80 000 exemplaires vendus par an¹² » (*Le Point*, 18/04/2013).

Toujours pour l'occasion, Hachette demande à des Caroline célèbres d'évoquer le personnage créé par Pierre Probst. Ainsi s'exprime la princesse de Monaco, née en 1957 :

J'ai grandi avec Caroline et c'est l'amie que je rêvais d'avoir. Intrépide, responsable et surtout très drôle, elle est vite devenue mon modèle. [...] Comme elle, je vivais entourée de fidèles et vrais amis : chiens, chats, poneys et même comme elle, un lionceau, et brièvement, une petite panthère. Ce qui me fascinait le plus, c'est sa totale liberté, très loin du monde des adultes (*Le Point*, 18/04/2013).

Dans les archives personnelles de Pierre Probst, j'ai trouvé de nombreux témoignages de lecteurs, de

7 Lot 13

8 Lot 15

9 Lot 11

10 source : MuséoStat

11 « Caroline, l'héroïne à la salopette rouge, fête ses 60 ans », *Le Point*, 18 avril 2013.

12 Pour information : *Martine* : 60 albums entre 1954 et 2010 ; 80 millions d'exemplaires vendus dans 34 langues ; 500 000 exemplaires vendus par an.

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

la même veine, qui s'adressaient à l'auteur. Ainsi, Michel, en 2001 raconte :

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été bercé par les histoires de Caroline, Pouf et Youpi. J'ai 46 ans et à mon tour, je lis ces histoires à mon fils de 5 ans. Je suis étonné qu'avec le temps notre enfant a toujours autant de plaisir à lire ces histoires avec tous ces personnages forts sympathiques (Archives personnelles de l'auteur).

Jean-Louis, de Nantes, en 1995, exprimait déjà sa même envie de faire partager à ses enfants la lecture des *Caroline* de son enfance :

Je voulais simplement vous dire à quel point vos livres me ravissent depuis près de 40 ans puisqu'ils m'étaient lus à la fin des années 50 comme je les lis maintenant à ma fille Claire qui a bientôt quatre ans (Archives personnelles de l'auteur).

À travers les quelques témoignages que nous avons rassemblés, il s'avère que ce lectorat est essentiellement constitué des lecteurs qui ont grandi avec la série entre 1950 et 1980, âge d'or des *Caroline*. Il apparaît donc que pour ces lecteurs, Caroline est un classique populaire. Mais Caroline est aussi un classique car présenté comme tel par l'éditeur lui-même qui a tout fait pour le mettre en avant et le rendre populaire. Nous pourrions évoquer ici toute la stratégie déployée par Hachette pour développer les produits dérivés autour de la série dès sa sortie et jusqu'aux années 1990 : poupées, cartes postales, matériel d'école, cahiers de coloriage, série animée, films publicitaires pour la télévision, magazine dans les années 1970 pour fidéliser les fillettes devenues adolescentes¹³.

2. Caroline, un « Grand Classique » de la littérature de jeunesse

En 1850, Charles-Augustin Sainte-Beuve s'interroge sur ce qu'est un classique en littérature dans un article des *Causeries du lundi*. Il écrit : « un classique, d'après la définition ordinaire, c'est un auteur ancien, déjà consacré dans l'admiration et qui fait autorité en son genre » (Saint-Beuve, 1850, p.38). Il ajoute plus loin : « c'est un auteur qui a augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus ; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi être celui de tout le monde » (Saint-Beuve, 1850, p.42).

Pour le critique littéraire qu'il est, Sainte-Beuve évoque un autre critère à la clacissisation, celui du prescripteur, du « spécialiste », du critique, critère qu'il questionne et réfute d'ailleurs et qu'il fait

¹³ *Mademoiselle Caroline* est un mensuel de bandes dessinées principalement destiné à un public féminin à en juger par le courrier des lectrices et les cadeaux qui accompagnent chaque numéro (bracelets, boucles d'oreilles). Le magazine, édité par la Société Française de Presse Illustrée entre 1971 et 1973, cherche très clairement à fidéliser un public de jeunes adolescentes qui ont grandi avec le personnage de Caroline.

Christophe Meunier

l'apanage de l'Académie :

[Le Dictionnaire de l'Académie de 1835] définit auteurs classiques ceux qui sont devenus modèles dans une langue quelconque ; et, dans tous les articles qui suivent, ces expressions de modèles, de règles établies pour la composition et le style, de règles strictes de l'art auxquelles on doit se conformer, reviennent continuellement. Cette définition du classique a été faite évidemment par les respectables académiciens nos devanciers en présence et en vue de ce qu'on appelait alors le romantique, c'est-à-dire en vue de l'ennemi. Il serait temps, ce me semble, de renoncer à ces définitions restrictives et craintives, et d'en élargir l'esprit (Saint-Beuve, 1850, p.42).

Il existe donc des classiques qui sont en quelque sorte plébiscités par un lectorat et que j'ai nommé « classiques populaires » mais également des classiques salués par la critique et que je qualifierais de « prescrits ». Pour revenir au travail de Pierre Probst, les études universitaires en littérature de jeunesse reconnaissent de manière très différente le travail de l'auteur/illustrateur de la maison Hachette. Si la grande rétrospective de la BNF, en 2008-2009, ne fait aucune mention de Caroline et même de Pierre Probst, au détriment de Martine et de Marcel Marlier, l'ouvrage de François Rivière paru en 2008, évoque « la désormais légendaire Caroline » et « le petit monde de l'enchanteur Probst » dans *Le Livre des livres pour enfants*.

Dans le *Dictionnaire du livre de jeunesse* dirigé par Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot, paru en 2013, une notice de quatre colonnes, écrite par Anne Collinot, est entièrement consacrée à l'œuvre de Pierre Probst (Collinot, 2013, pp.778-779). Cécile Boulaire, dans *Lire et choisir ses albums*, paru en 2018, replace Caroline et l'œuvre de Pierre Probst dans l'histoire de l'édition jeunesse comme une étape majeure de la standardisation et de la sérialisation de la littérature pour enfants (Boulaire, 2018, pp.57-58). Enfin, Sophie Van Der Linden, dans son récent *Tout sur la littérature jeunesse*, paru en 2021, inscrit Caroline et Martine comme une étape dans l'essor des éditeurs de jeunesse (Van Der Linden, 2021, p.23).

Mais ne nous y trompons pas, cette reconnaissance de la littérature dite populaire, standardisée, sérialisée reste tardive. Les universitaires qui, les premiers à s'intéresser à ce qu'on qualifiait dans les années 1970 de « sous-littérature », ne s'intéressaient pas à cette littérature de jeunesse populaire. Comme le rappelle Cécile Boulaire en 2010, le premier souci des bibliothécaires, militants du livre dans les années 1960 puis des universitaires dans les années 1980, fut d'abord de légitimer l'objet en s'appuyant sur des albums dont ils ont pu démontrer la complexité formelle et souligner la cohérence iconotextuelle.

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

Pour les militants, il fallait mettre en valeur des œuvres belles et pertinentes, que les enfants auraient gagné à connaître largement. Pour les universitaires, il fallait faire la preuve que leurs objets relevaient de la littérature. La production sérielle fut la grande perdante de ces premières décennies de la critique d'album : a priori disqualifiées par leur dimension commerciale et leur contenu supposé réactionnaire, ces séries furent l'objet d'une relative indifférence des milieux militants, qui préféraient se concentrer sur des œuvres uniques, singulières (Boulaire, 2010, pp.114-115).

C'est après, affirme Cécile Boulaire, qu'il devient possible dans les années 2010, pour les universitaires, de s'interroger sur les qualités iconotextuelles des albums qu'on a rangés comme populaires et standardisés. Dès lors, l'album pour enfants n'est plus un objet attaché à un seul champ disciplinaire, celui de la littérature, mais peut devenir un objet pour les études sociales (Chamboredon, Fabiani, 2020) voire géographiques (Meunier, 2016).

Dans ce même article, Cécile Boulaire fait du « vacarme visuel » (Boulaire, 2010, p.118) un caractère idiosyncrasique de l'œuvre de Pierre Probst. Il existe donc chez Probst un « style » dont parlait Sainte-Beuve pour définir les classiques. Pierre Probst est d'abord un dessinateur animalier et c'est pour cette qualité que Daniel Fouret, directeur éditorial de Hachette, fait appel à lui. Pour concurrencer la collection des Petits Livres d'Or, il cherche un illustrateur capable de proposer, pour sa nouvelle collection Les Albums roses, des animaux différents de ceux proposés par Tengren ou Rojan pour Cocorico. Les animaux de Probst sont à la fois très réalistes tout en adoptant des expressions très humaines. Chacun des huit futurs petits amis de Caroline a son caractère permettant une fidélisation des jeunes lecteurs : Pipo est bon et serviable, Youpi est timide, Noiraud espiègle, Boum imprudent, etc.

Lorsqu'en 1953, Probst passe au grand format et crée le personnage de Caroline, il entoure cette dernière des huit petits amis créés pour les albums roses et avec lesquels le jeune public s'est familiarisé. L'illustrateur va alors enrôler les huit personnages dans une « cacophonie » visuelle. Cacophonie, pas tant que cela, puisque le grand format va permettre à notre illustrateur de composer l'espace et de jouer avec, de rendre le lecteur actif dans sa lecture de l'image. Cécile Boulaire fait de Pierre Probst un « artiste de la page » (Boulaire, 2010, p.118).

Prenons par exemple la planche 3, extraite des *Vacances de Caroline* de 1958. Les 9 personnages sont disposés sur quatre plans différents suggérant une action séquentialisée en plusieurs étapes qui impose au lecteur de promener son regard dans l'image.

Christophe Meunier

Ainsi une spirale se met en place reliant les trois plans : Bobi se réveille au 4^{ème} plan, Kid se lève au 3^{ème} plan, Boum et Pipo se douchent au 2^{ème} plan, Youpi s'essuie, Pitou vient chercher son petit déjeuner au 1^{er} plan, Pouf et Noiraud déjeunent au troisième plan. Un cinquième plan suggère les activités futures qui se dérouleront à la tourne de page. La lecture de la planche est donc dynamique et le lecteur ne reste pas inactif. Les situations dans lesquelles sont dessinés chacun des personnages sont également anthropomorphiques et doivent toucher l'affect des jeunes lecteurs : la gourmandise sur les visages de Kid et de Pitou, l'amusement sur ceux de Boum et de Pipo, la fatigue sur celui de Bobi... Tous ces éléments d'ordre graphique participent du « style » propre à Pierre Probst.

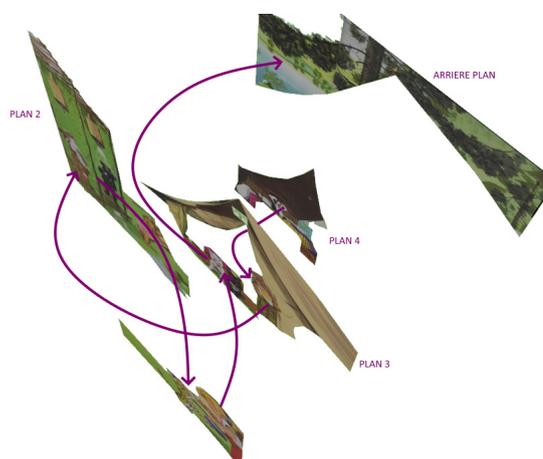
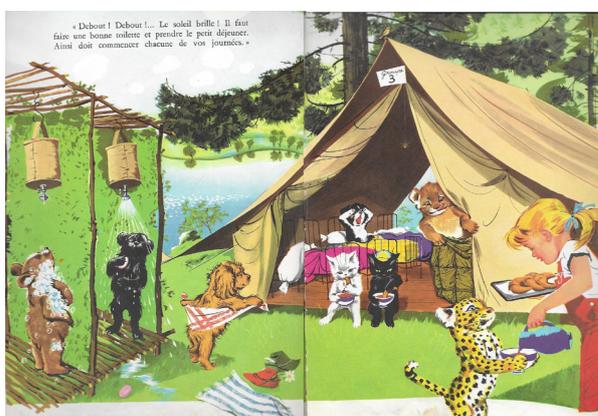


Image 1 : Schéma mettant en évidence la dynamique du regard dans la planche 3 des Vacances de Caroline (source : C. Meunier).

Par ailleurs, la série Caroline est ce que j'appellerai une « série géographe » (Meunier, 2020). En tant que série, elle construit un « pacte de lecture » (Letourneux, 2017) établi sur des « attentes architextuelles » (Letourneux, 2017) en lien avec l'intention spatiale de la série (Meunier, 2016). En tant que géographe, elle participe de la construction spatiale des jeunes lecteurs qui ont suivi Caroline dans ses aventures. On pourrait même dire que le rapport à l'espace dessiné comblait certains désirs du jeune public des Trente Glorieuses.

Dès sa deuxième aventure, en 1954, Caroline part en voyage. Dans plus de la moitié des albums (26 sur 44), Caroline se déplace, utilisant différents moyens de communication et découvrant différents endroits de la planète. La série se développe avec la société de consommation, tournée sur les loisirs et le tourisme de masse. Il existe bel et bien une idéologie spatiale qui consiste à faire voyager le jeune lecteur ou à l'accompagner dans ses voyages comme c'est le cas de *Caroline en avion*, commande

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

d'Air France pour ses clients de première classe.

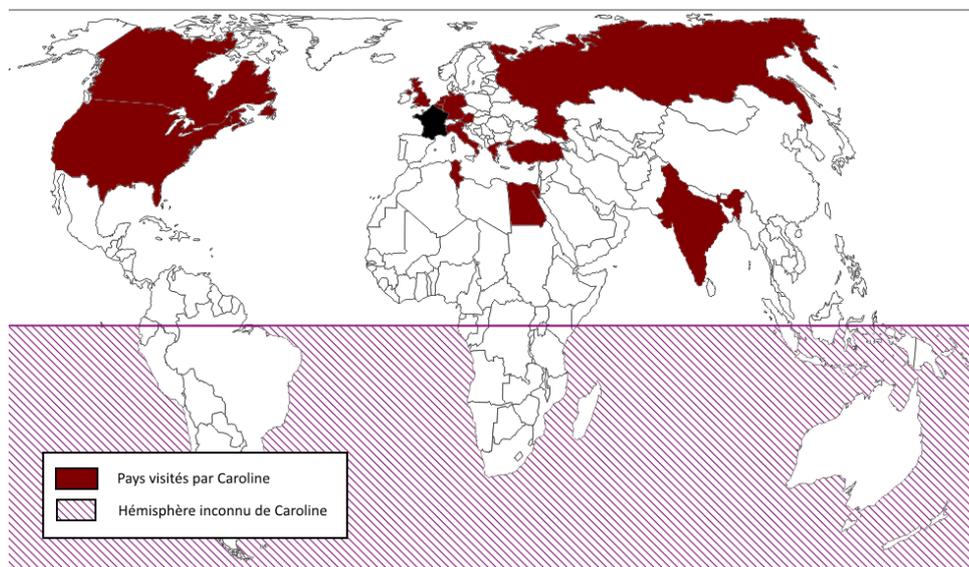


Image 2 : Carte des voyages de Caroline à travers le monde (source : C. Meunier)

La majeure partie des pays visités par Caroline sont principalement des pays de l'hémisphère nord. Caroline évite soigneusement de traverser des pays dictatoriaux et/ou communistes. Caroline n'ira en Russie qu'en 1993. Le continent africain est très peu visité, tout comme l'Amérique centrale, pour les raisons évoquées ci-dessus.

Pour conclure, par le dynamisme recherché dans les images, par le jeu travaillé dans le placement des différents personnages (Caroline et ses huit petits amis, présents dans chacune des planches), le travail graphique de Pierre Probst peut paraître original et être considéré comme un modèle du genre au regard de « spécialistes ». La série, pour reprendre les mots de Sainte-Beuve, « a suite et consistance, qui fait ensemble et tradition » (Sainte-Beuve, 1850, p.40). Caroline est une jeune héroïne débrouillarde qui aime voyager et être dans l'action. Elle invite à la découverte, à l'aventure. Là-encore, en plus du style, le regard des critiques peut être amené à considérer le travail de Probst comme un classique de la littérature de jeunesse. Cependant, nous l'avons vu, prescripteurs, critiques, lecteurs sont soumis à ce que Sainte-Beuve nomme le « temple du goût » et qui serait continuellement à refaire.

Christophe Meunier

3. Comment meurt un « classique » ?

Si en 2013, Hachette affichait fièrement 80 000 exemplaires de *Caroline* vendus par an, ce nombre a sévèrement chuté depuis. Si l'on regarde la courbe des ventes de quatre *best-sellers* de la série sur ces dix dernières années, chacun accuse une baisse moyenne de 88%¹⁴. Et cette chute n'est pas stoppée par les rééditions intervenues en 2009, 2011 et 2014.

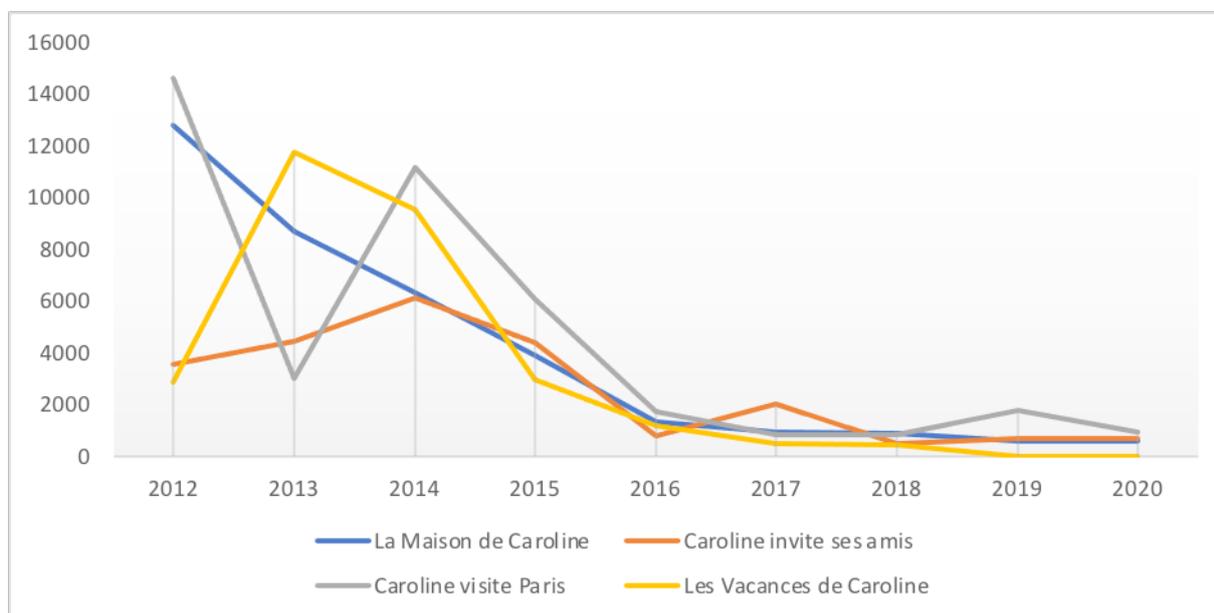


Image 3 : Evolution des ventes de quelques albums de Caroline entre 2010 et 2020. (Source : Hachette)

En 2018, Hachette envisage la réédition de volumes qui n'avaient pas été réédités depuis plus de 30 ans, *Caroline en Europe*, *Caroline sur la Lune*, *Caroline et le robot*. Les ventes démarrent timidement avec en moyenne 1000 albums vendus la première année.

Dans les bibliothèques, les volumes de la série font partie des campagnes de désherbage qui sévissent depuis 2010. À la Bibliothèque centrale de Tours, les albums de Pierre Probst ont été sauvés en intégrant un « fonds patrimonial », regroupé en 2017 au sein du Centre Patrice Wolf. Ils deviennent donc principalement, voire exclusivement, accessibles aux chercheurs ou aux collectionneurs mais très rarement aux enfants. Bref, la série est en train de disparaître et le travail de Pierre Probst de sombrer dans l'oubli¹⁵.

¹⁴ Source : Hachette.

¹⁵ Fait remarquable cependant, seule la médiathèque des Fontaines, quartier populaire de Tours, laisse au prêt cinq albums

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

Toujours dans sa tentative de définition d'un classique, Sainte-Beuve écrivait : « L'idée de classique implique en soi quelque chose qui se compose, se transmet et qui dure ». Les classiques pourraient bien ne pas avoir la vie dure si tant est que vous conveniez avec moi, et eu égard à ce que j'ai pu montrer dans les deux précédentes parties, que *Caroline* est un classique tout comme son auteur. Alors, comment un classique peut-il mourir ? À quoi peut-il devoir sa survie ?

Dans le cas de *Caroline* et de Pierre Probst, plusieurs explications peuvent être avancées. D'une part, la série et l'auteur sont depuis longtemps à l'écart de toutes prescriptions institutionnelles. Aucun des ouvrages de Pierre Probst ne fait partie de la liste Éducation nationale dont la première est apparue en 2003. Dans les fonds des bibliothèques scolaires, nous trouvons très peu de *Caroline*, même de *Martine*.

Les bibliothécaires qui ont désherbé arguent souvent du fait que la série est rarement empruntée par les enfants. Cependant, quand elle est tombée dans le fonds patrimonial, elle est très peu ressortie voire mise en avant. Quand on interroge certains de ces bibliothécaires, ces derniers trouvent la série « ringarde et porteuse de stéréotypes de genre¹⁶ ».

Il faut dire que la formation des bibliothécaires doit beaucoup à l'action militante de l'Heure Joyeuse, puis de la Joie par les livres et de la Revue des livres pour enfants, qui depuis le début des années 1930, puis 1960, œuvrent avec passion pour développer la littérature de jeunesse. Même si j'aurais très mauvaise conscience de critiquer le travail de fond et le sérieux de ces nobles institutions, je dois dire qu'une sélection sévère et drastique était menée par Claire Huchet, Marguerite Gruny et Mathilde Lariche. J'en veux pour preuve ce passage relevé dans *Mais qu'est-ce qui les fait lire comme ça ?* en 2015. Geneviève Patte y évoque son stage à l'Heure joyeuse :

Lorsque je fais mon stage à l'Heure joyeuse, c'est l'âge d'or des Blyton, des *Caroline* de Pierre Probst et des *Alice* de Caroline Quine. Mais dans cette bibliothèque, il n'est pas question de proposer des séries aux enfants. Est-ce parce que ce sont des séries que celles-ci sont proscrites ? Certainement pas. Les *Babar* de Jean de Brunhoff, *Les Charardeurs* de Mary Norton y ont une place de choix. Ce qui importe, c'est la qualité littéraire et artistique des ouvrages. Pas de personnages stéréotypés mais des personnalités subtilement incarnées, voilà ce que l'on veut faire connaître aux enfants (Patte, 2015, p.31).

(*Caroline et la galette des rois*, *Caroline aux sports d'hiver*, *Caroline à la ferme* et *Caroline et son automobile*). Au moment de mon enquête, 4 ouvrages sur 5 avaient été empruntés.

16 Témoignage recueilli auprès d'une des bibliothécaires de la Bibliothèque centrale de Tours.

Christophe Meunier

Les « Dames bibliothécaires » de l'Heure joyeuse veulent sélectionner ce qu'elles considèrent comme le meilleur de la littérature pour enfants, les bibliothécaires de la Joie par les livres en feront tout autant. Elles décident de ne pas « mettre à égalité l'excellence et la médiocrité » (Patte, 2015, p.32). *La Revue des livres pour enfants* ne parlera jamais de Caroline et la série ne sera que très rarement prescrite dans les bibliothèques.

À côté des prescripteurs, un autre acteur peut avoir un rôle primordial dans la disparition d'un classique : l'éditeur. Or la série a connu, chez Hachette, différents éditeurs qui ont su comprendre à la fois Pierre Probst et le personnage de Caroline. Cela ne semble plus être le cas aujourd'hui. La preuve en est : le dernier ouvrage publié pour « relancer » la série. Hachette décide de faire appel à un illustrateur talentueux, Clément Masson, et à une auteure reconnue, Anne Gutman. *Caroline fête son anniversaire* (2018) reprend, à quelque chose près, l'histoire du premier album *Une fête chez Caroline* de 1953. Oubliée l'évolution du personnage, sa propension aux voyages, son envie de faire découvrir pays et espaces divers. C'est une surprise et les ventes sont désastreuses 913 exemplaires vendus depuis 2018¹⁷.

Certains libraires interrogés le reconnaissent la diffusion actuelle de la Maison Hachette est à blâmer. Le nouvel album et les trois rééditions de 2018 n'ont fait l'objet d'aucune mise en avant par les commerciaux, d'aucune publicité dans les médias, y compris sur le site Hachette où la page dédiée à Caroline est en chantier depuis 2016¹⁸ ! Le résultat ne se fait pas attendre, la série devient rare en rayon.

J'ai visité les deux librairies de Tours qui ont un rayon enfants (l'une d'entre elles étant spécialisée jeunesse), et huit grandes surfaces (Espace Culturel de Leclerc, Auchan, Carrefour, Cultura, la FNAC). Si la série Martine est bien présente dans 7 des 8 magasins visités, la série Caroline ne l'est que dans la librairie généraliste de Tours. La librairie spécialisée jeunesse a fait le choix de ne pas avoir en rayon et en stocks les séries populaires comme T'Choupi, Martine, Caroline... qui, disent-elles, peuvent être « facilement trouvées en grande surface ».

Quand la diffusion et la distribution viennent se joindre aux errements de l'édition, là encore le sort s'acharne sur le « classique populaire ». Sans reconnaissance des prescripteurs, sans intérêt porté

¹⁷ Source : Hachette

¹⁸ <https://hachette-jeunesse.com/collections/caroline-histoires> [En ligne], consulté le 29-10-2021.

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

par l'éditeur, sans diffusion et distribution consciencieuses, le « classique » disparaît lentement des radars de l'enfance.

Ce petit travail autour de la série des *Caroline* de Pierre Probst m'a conduit à interroger à mon tour la question de la classicisation en allant sans doute vers ce qui pourrait être considéré pour certains comme à la marge de des classiques, ceux qu'on enseigne dans les classes, par exemple.

Or les conclusions que je peux apporter à cette étude semblent reprendre certains axes développés par Alain Viala, en 1993, dans un autre article, pour définir un classique en littérature. D'une part, il constate que la qualification dépend d'acteurs (maison d'édition, école, bibliothèque, universitaires) agissant pour d'autres acteurs (acheteurs, lecteurs, écoliers, étudiants, usagers...). Le classique ne possède pas de valeurs spécifiques qu'il détient « en-soi » mais qu'il est reconnu et traité comme tel par un jeu d'échanges. La qualification de « classique » relève « d'une logique fondamentale de la perception ».

À l'instar d'Alain Viala, j'ai pu mettre en avant trois dimensions dans la classicisation : l'appareil, la pratique et l'idéologie. Nous avons vu que le rôle prescriptif ou non prescriptif de l'appareil est fondamental, celui de l'École, celui des Bibliothèques, celui de Hachette. J'ai tenté de montrer que l'appareil tient une place fondamentale aussi bien dans la qualification que dans la durabilité du classique.

Inévitablement, la prescription entraîne la pratique. La non-prescription, voire la condamnation, plonge les ouvrages non sélectionnés dans l'oubli ou la « ringardisation », sorte de mise au placard charitable si l'on en croit l'origine du terme¹⁹.

Enfin l'idéologie, qui dépend en grande partie de ce que Saint-Beuve nommait le « temple du goût », appellerait à une « valeur d'adhésion » (Viala, 1992, p.28), c'est-à-dire ce jeu d'échanges qui fait que ce qui a été qualifié de classique pour certains le deviennent pour un plus grand nombre, voire tous. Pour Viala, « l'accès au statut de classique constitue la forme suprême de la consécration » (Viala, 1992, p.27). Il découle de quatre phases : la légitimation, l'émergence, la consécration et la perpétuation. La question est de savoir qui participe à ces différentes phases, qui y joue un rôle plus ou moins important ? Ma question, et qui sera une ouverture à un long débat je pense, est de connaître le

¹⁹ La légende veut que le sobriquet ait été donné « au mauvais acteur qu'une troupe gardait par charité, à qui l'on confiait le moins de rôles possible et dont l'emploi était de rester près du poêle, tisonnier en main, pour veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas ».

Christophe Meunier

rôle que doivent jouer les universitaires dans ces phases ? En tant que chercheurs, que « spécialistes », doivent-ils rester observateur du débat ou y intervenir et prescrire à leur tour ?

Références bibliographiques

- Caroline, l'héroïne à la salopette rouge, fête ses 60 ans, *Le Point*, 18 avril 2013 [En ligne], mis en ligne le 18-04-2013, Consulté le 29-10-2021. URL: https://www.lepoint.fr/culture/caroline-l-heroine-a-la-salopette-rouge-fete-ses-60-ans-18-04-2013-1656438_3.php
- Gaffiot, F. (1934). *Dictionnaire latin-français*, Paris: Hachette.
- Martine aux enchères : une gouache s'envole à 50 000 euros, *Le Figaro*, 28 avril 2019 [En ligne], mis en ligne le 28-04-2019, Consulté le 29-10-2021. URL: <https://www.lefigaro.fr/culture/encheres/martine-aux-encheres-une-gouache-s-envole-a-50-000-euros-20190428>
- Baret, E. (1853). *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris : Auguste Durand, in 8°.
- Boulaire, C. (2010). Caroline, Emilie, T'Choupi des séries d'albums à succès. *La Revue des Livres pour enfants*, (256), 114-122.
- Boulaire, C. (2018). *Lire et choisir ses albums : Petit manuel à l'usage des grandes personnes*. Paris : Didier jeunesse.
- Chamboredon †, J.-C., & Fabiani, J.-L. (2020). Les albums pour enfants. *Revue des sciences sociales*, n° 64, 96-131. Mis en ligne le 30-11-2020, Consulté le 29-10-2021. URL: <https://doi.org/10.4000/revss.5958>
- Letourneux, M. (2017). *Fictions à la chaîne : Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris : Le Seuil.
- Louichon, B. (2015). Le patrimoine littéraire : un enjeu de formation. *Trema*, (43), 22-31.
- Meunier, C. (2016). *L'Espace dans les livres pour enfants*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Meunier, C. (2020). Des albums-géographes au service de la pensée spatiale. L'exemple des imageries de Warja Lavater, [en ligne] *Géocarrefour*, 94(94/4), Article 94, mis en ligne le 24-03-2020, Consulté le 29-10-2021. URL : <https://doi.org/10.4000/geocarrefour.15146>
- Nières-Chevrel, I. (2011). La littérature d'enfance et de jeunesse entre la voix, l'image et l'écrit. *Société française de littérature générale et comparée*, (22)
- Nières-Chevrel, I., Perrot, J., & Ganiayre, C. (Éds.). (2013). *Dictionnaire du livre de jeunesse : La*

Les « classiques » ont-ils la vie dure ? La collection des *Caroline* de Pierre Probst à l'épreuve du temps

littérature d'enfance et de jeunesse en France. Paris : Éditions du Cercle de la Librairie.

Patte, G. (2015). *Mais qu'est-ce qui les fait lire comme ça ? L'histoire de la femme qui a fait lire des millions d'enfants*. Paris : L'École des loisirs.

Rabot, C. (2020). Qu'est-ce qu'un classique ? In M.-M. Fragonard, D. Glynn, S. Guyot, & M. Roussillon (Éds.), *Littéraire—Tome 1 : Pour Alain Viala* (pp. 97-107). Artois Presses Université. Mis en ligne en 2020, Consulté le 29-10-2021. URL : <http://books.openedition.org/apu/17962>

Rivière, F. (2008). *Le livre des livres pour enfants*. Paris : Chêne.

Sainte-Beuve, C.-A. (21 octobre 1850). Qu'est-ce qu'un classique ? *Les Causeries du lundi*, t.III, Paris : Garnier, 38-55.

Van der Linden, S. (2021). *Tout sur la littérature jeunesse : De la petite enfance aux jeunes adultes*. Paris : Gallimard jeunesse.

Viala, A. (1992). Qu'est-ce qu'un classique ? *Bulletin des bibliothèques de France*, (1), 6-15.

Viala, A. (1993). Qu'est-ce qu'un classique ? *Littératures classiques*, 19 (1), 11-31.